

Bertrand TIENTCHEU

Crises d'Afrique, Crises de nos Intelligences:

Penser et Bâtir l'Université Africaine Nouvelle pour la Renaissance de l'Afrique

Nous réfléchissons sur la problématique de l'Université en Afrique, en rapport avec la Renaissance africaine. Cette question n'est pas abstraite, éloignée de nous. Chacune, chacun a une expérience avec l'université. Et donc ne se sentira pas étranger. En temps qu'universitaire, nous ne saurions être à l'écart des grands débats de société de notre continent, des préoccupations quotidiennes et concrètes de nos peuples, préoccupations qui sont en réalité les nôtres aussi. Nous devons nous questionner sur notre rôle, notre engagement, notre mission dans la grande mouvance actuelle de la Renaissance africaine, ce, en rapport avec notre foi chrétienne.

Prolégomènes

Le débat autour de la Renaissance africaine a resurgi comme un tollé en ce début de millénaire, ce après plusieurs années de léthargie. Il faut dire qu'elle a été occultée après la mort tragique des précurseurs tels Kwame KRUMAH, Patrice LUMUMBA, sur le plan politique; Cheick Anta DIOP sur un plan scientifico-culturel. Elle a été occultée et non, supprimée définitivement.

Je veux dire qu'elle n'était plus à l'ordre du jour dans nos grandes institutions sociales, politiques (et même universitaire). Toute fois elle restait dans des cercles d'initiés et disciples de ces grands hommes de pensée qui ont influencé la civilisation africaine. Un travail souterrain d'enracinement était donc fait dans ces lieux de résistance, comme quoi, on ne peut pas tuer la mémoire collective d'un peuple.

L'Afrique veut se renouveler, gagner en forces nouvelles et en confiance en elle-même. Elle veut assumer son passé, son présent et son avenir, bref, prendre en main son destin. Elle veut venir à bout des grands défis qui sont les siennes dans un monde globalisé où elle devient de plus en plus marginale.

Bertrand TIENTCHEU (1975) a une formation universitaire en sciences économique option analyse économique à l'université de Dschang au Cameroun, il y poursuit un cycle en sociologie anthropologie. Il vient de l'Eglise Evangélique du Cameroun (Protestante Réformée). Actuellement il est membre du comité général de la CETA (Conférence des Eglises de Toute l'Afrique) et du comité de rédaction de Student World. Il exerce également comme formateur pour le compte du MEPC (SCM). Pour tout commentaire à propos, bien vouloir écrire à l'adresse suivante: btientcheu@yahoo.fr



Après plusieurs décennies de destruction, de désintégration sous forme de colonialisme et néocolonialisme, années de désillusion qui ont emporté dans des systèmes népotiques et obscurantistes à partis uniques, nos grands rêves de libération et de prospérité; et qui ont « plongé nos intelligences dans une sorte de *dépression psychique* et *d'angoisse métaphysique* d'où jaillit constamment le besoin de comprendre ce qui nous arrive réellement ¹; les Eglises d'Afrique veulent rompre avec ces périodes de traumatisme et induire une conscience nouvelle chez les africains.

Elles veulent susciter l'émergence des forces sociales et intellectuelles nouvelles, des hommes et des femmes renouvelé(e)s pour la construction d'une nouvelle société africaine. Au centre du débat, se trouve la question de la re-création de l'Afrique en « fonction de l'humain dévoilé par le Christ en tant que ferment anti-fatalité et puissance de transformation du monde en espace de vie à la mesure du rêve de Dieu pour sa Création ².

Ainsi posés les enjeux, le projet de cette mouvance, nous allons en temps qu'universitaires nous questionner sur le rôle et la place de l'Université comme lieu de production et de construction du savoir. En d'autres termes quel rôle peuvent jouer les universitaires, les intellectuels dans la lutte pour la reconstruction de l'Afrique.

Nous discuterons sur le concept même de l'université, c'est-à-dire son sens, et comme déjà dit, le rôle et l'impact dans la vie d'un peuple, du peuple africain. Je me doute si nous nous sommes souvent poser la question de savoir ce qu'est l'université? Pourquoi sommes-nous à l'université? Il s'agit là des questions essentielles, et je dirais même ontologique.

Eh oui! C'est de cela qu'il s'agit lorsque nous parlons de la crise des sociétés africaines: Une crise ontologique. C'est à ce niveau que se situait le regretté Engelbert MVENG quand il parlait de la „paupérisation anthropologique”³ dont sont victimes les peuples africains.

Il faut le savoir, les institutions politiques, économiques, sociales et culturelles ne sont que l'expression visible de ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes. Chaque peuple se dote des institutions à la dimension de leurs attentes essentielles et de leurs affects profonds. Si nos institutions sont en crise aujourd'hui, cela n'est que le témoignage de la crise de notre intériorité.

Une crise de l'Homme africain en temps qu'être pensant. C'est dans une telle perspective que nous aborderons la problématique de l'université en Afrique, avec en toile de fond l'université comme lieu de construction de la nouvelle humanité africaine, comme cadre d'enracinement, de renforcement et de renouvellement de notre être, pour la Reconstruction, la Renaissance de l'Afrique.

I. L'Afrique un continent malade

On n'a pas besoin des spéculations savantes ou de démonstrations argumentatives pour comprendre que le continent africain est sérieusement malade. Il suffit d'une simple observation. Il est pris dans un „étai” d'après Aminata TRAORE

1 KA MANA, *Sciences sociales et nouvelle humanité africaine*. <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2403.pkm.html>

2 KA MANA, *Eglise Africaine et la théologie de la Reconstruction. Réflexions sur les nouveaux appels de la mission en Afrique*. Bulletin du Centre Protestant d'Etudes. 1994/4-5.

3 MVENG Engelbert, *Paupérisation et Développement en Afrique*. Terroirs (Revue africaine des sciences sociales), 1992/1.

ou alors dans une „nasse” selon l'égyptologue camerounais Kange EWANE. Toute personne qui se déplace dans les rues des grandes métropoles africaines peut vivre, expérimenter au concret la réalité cruelle de „l'étau” qui se resserre sur l'Afrique. La violence sous toutes ses formes y est permanente, elle fait partie du quotidien des africains.

1. Une société en pleine déliquescence

L'étau se resserre sur le tissu social africain. L'on assiste à une désintégration progressive. Les solidarités traditionnelles disparaissent, cédant la place aux individualismes, aux solitudes suicidaires. La précarité de la vie, la pauvreté extrême, assommante et humiliante, plongent les populations dans la peur et dans l'inertie totale.

Elles sont clouées au sol, incapables de se mettre ensemble, de s'organiser dans un mouvement collectif pour „partager, pour rechercher ensemble les chemins possibles d'une solution, d'une réinsertion dans une société qui vous rejette, car elle n'a que faire de vous”⁴. Chacun se livre à de la débrouillardise pour survivre. Pour certains, c'est la prostitution, pour d'autres c'est le rapt, la „feymania”.

Les jeunes filles et les jeunes garçons, très vulnérables et fragiles sont livrés aux différentes formes d'esclavages des temps modernes. Le commerce sexuel, les exploitations dans des firmes à travers des travaux rudes injustement rémunérés, les travaux forcés. Les réseaux de commerce sexuel, de trafic d'enfants s'organisent à travers le monde.

L'Afrique est un terreau fertile pour le développement de telles activités ignobles. Ils y ont des „marchandises” assez faciles et peu coûteuses, ce sont ces misérables petits enfants qui jonchent nos rues et quartiers, abandonnés à eux-mêmes.

Les pauvres marginalisés s'adonnent aux distractions évasives dans des lieux d'euphorie populaire. Les jeux de hasard se multiplient et suscitent une vaste mobilisation populaire. Les bars, les buvettes, où coulent en longueur de journée d'énormes quantités d'alcool et de bière, sont des lieux de destination privilégiée. Les populations peuvent comme on le dit, y „noyer leurs soucis” et se créer une illusion de bonheur.

Et ce n'est pas seulement l'alcool qui y est florissante. Le sexe aussi y abonde. Il est un instrument de jouissance collective. L'on s'y adonne avec une frénésie quasi irrationnelle. Ceci avec tous les risques que cela comporte en terme de transmission des maladies vénériennes et le VIH/SIDA.

La fracture sociale s'agrandit, les inégalités sont criardes. Les riches mènent une vie cloisonnée, schizophrénique. Ils sont tapis dans leurs immenses forteresses de pierre (de l'argent thésaurisé), de véritable „sarcophages”. Le luxe qui transparait de ces châteaux, cache mal un malaise profond chez ceux-ci. En réalité ils n'ont plus foi en l'avenir.

Le continent se vide de ses fils et filles. La frénésie avec laquelle les jeunes gens aujourd'hui, se livrent à la course de l'Occident est inquiétante. Partout en

Afrique, la plupart des jeunes ne rêvent que d'Europe. Ils sont prêts à tous les coups, toutes les humiliations, tous les risques, à conditions de fouler le sol européen. On a l'impression qu'ils n'ont plus foi en eux-mêmes, en leur continent comme espace de bonheur.

Les Etats dans tout cela fragilisés, n'existent plus que de nom. Ils sont de plus en plus dépourvus de leur pouvoir normatif. Ils sont désormais sous le contrôle des „nouveaux maîtres du monde”⁵. Les multinationales, le capital financier mondialisé, auxquels s'ajoutent les différents réseaux de narcotrafiants, les trafiquants d'armes, les firmes pétrolières, les maçonneries et autres mouvements ésotérico-mystiques. Toutes ces nouvelles puissances exercent sur nos Etats une pression énorme. Leurs mobiles sont toujours inconnus, invisibles. Elles agissent dans l'ombre.

Nos Etats se trouvent ainsi incapables de garantir un minimum de sécurité aux populations abandonnées entre les mains de ces mercenaires qui détruisent tout sur leur passage (être humains, environnement). Ils montent les peuples contre eux-mêmes, provoquent des guerres, des génocides, bradent les richesses naturelles et culturelles, tout ceci au nom du „ dieu argent ”.

C'est la „tyrannie de l'Anonyme”, pour utiliser une expression de Hannah ARENDT, citée par Eboussi BOULAGA. Une situation „de non-personnes, où tous peuvent être coupables, mais où nul n'est responsable, comptable d'actes qui soient réellement siens”⁶ et une telle situation n'est pas sans dangers.

Les conditions sont réunies pour le développement de toutes les formes d'intégrismes, du terrorisme, des fascismes, des replis identitaires. La société politique est détruite, la société civile est en pleine décomposition, nous nous retrouvons dans une société de nature faite de filiations claniques, tribale et familiale. Ces nouvelles formes de menaces, Amin MAALOUF les désigne par une expression savante: les „identité meurtrières”.

Ces identités meurtrières se déploient aussi à travers les mouvements religieux effervescents qui déferlent en Afrique avec une vitesse exponentielle. Ces églises qui se créent à tout bout de champs dans nos quartiers et villes, pour la plupart sans un fondement théologique et biblique solide, sont de lieux d'imbécillisation collective et de déstructuration psycho-mentale et sociale de la personne.

Elles récusent l'utilisation de l'intelligence, don de Dieu à l'homme, et développent une religiosité du délire irrationnel, des convulsions burlesques et quasi démentielles. Leurs principales cibles sont les jeunes, notamment en milieux universitaires, et les femmes. Ce sont des instruments de domination et de manipulation des consciences. Elles représentent un véritable danger pour les Eglises traditionnelles (catholiques et protestantes).

2. Des économies non rentables

Le capitalisme planétaire a comme loi suprême celle de l'économie financiarisée. C'est elle qui régule désormais toutes les sphères de la vie humaine. Dans un tel contexte, l'exigence de rentabilité, de productivité, devient la condition sine

⁵ ZIEGLER Jean, *Les Nouveaux Maîtres du monde et ceux qui leur résistent*. Paris, 2002.

⁶ BOULAGA Eboussi Fabien, *L'honneur de penser*. Terroirs (Revue africaine des sciences sociales), 1992/1.

qua none pour intégrer le système. Quiconque n'est pas rentable, productif, disparaît, est exclu du système.

Tel est le sort actuel de l'Afrique. Nos économies ne sont pas rentables. Déjà assez asphyxiée par la dette extérieure, elles ne produisent pas suffisamment pour intégrer le marché mondial. D'après les statistiques, l'Afrique au sud du Sahara représente à peine 1% du commerce mondial.

Donc elle est insignifiante, non rentable. Elle peut donc être achetée à un franc symbolique. Les privatisations qui s'opèrent dans nos pays aujourd'hui, sous la pression des Institutions de Bretton Woods, s'inscrivent dans cette perspective. Ce sont de véritables bradages des économies nationales, sous la houlette des entreprises transcontinentales, des marchés financiers.

Pour eux il faut privatiser les Etats, démanteler tous les systèmes de protection sociale, afin de fluidifier la circulation du capital financier. Il faut faire du monde un „global stateless governance”, un monde soumis à la loi du marché.

3. Des institutions universitaires en crise

En principe chaque peuple se dote d'institutions universitaires qui répondent aux ambitions de leur projet de société. L'université dans ce sens devient le lieu d'impulsion. Le cadre où ce peuple se pense et se projette dans l'avenir, où il pense sa présence dans le monde.

Il devient évident qu'un peuple en perte de repères, sans vision d'elle-même et sans perspective, ne peut que se doter des institutions universitaires qui n'a aucune vision d'avenir, aucune emprise et présence dans la réalité.

Les Universités africaines sont aujourd'hui dans cette situation. Elles sont la synthèse de nos sociétés en pleine déliquescence. Elles n'ont pas d'emprise sur le réel. Elles sont incapables de s'adapter aux exigences et mutations du monde actuel.

Au Cameroun par exemple, il est courant d'entendre les jeunes les désigner comme étant des „tombeaux pour les génies”. Ceci est extrêmement grave. Lorsque l'université qui devrait en principe être le lieu où se construisent des intelligences, des maîtres penseurs, ces „esprits libres” dont parle Friedrich NIETZSCHE, et qui influencent la civilisation et construisent la réalité, si au lieu de cela elle devient plutôt le lieu où l'on tue les intelligences, alors cela veut dire que nous sommes dans une société qui est tombée en dessous du seuil de dégénérescence. Nous sommes passés de l'excellence à la médiocrité.

Nos universités sont aussi les cibles privilégiées des différents mouvements religieux sulfureux et autres cercles ésotérico-mystiques qui se déploient en branle sur le continent africain. Les rapports des équipes de recherche mobilisées dans quelques universités africaines sous l'impulsion d'un mouvement œcuménique panafricain, baptisé „Action Universitaire Chrétienne”.

Ceci dans le cadre de son programme de lutte contre l'expansion et l'action des sectes dans les universités africaines, souligne que „les sectes et nouveaux mouvements religieux se sont bien implantés dans les universités africaines. Même

sans avoir pignons sur rue dans les campus, ils déploient une grande action d'information en sourdine, d'organisation des groupes de formation et des campagnes de recrutement⁷. Leurs actions sont souvent néfastes sur les jeunes. Ils brisent tous les ressorts de nos intelligences et détruisent notre capacité d'analyse et de réflexion. Ils enrôlent enseignants et étudiants.

Sur un plan institutionnel, les universités africaines subissent d'énormes influences du pouvoir politique. Les désignations des responsables sont faites par nominations politiques et obéissent à des critères qui ne sont pas toujours académiques. Le politique et l'administratif priment sur l'académique.

Résultat, les enseignants sont clochardisés. Ceux qui ont la possibilité de s'embourgeoiser, sont embrigadés dans le système politico-administratif. Ils ne peuvent plus dispenser les cours normalement, ils sont intellectuellement „morts”. La recherche est asphyxiée. Les étudiants sont mal formés. Ils sortent des universités nantis de diplômes, mais n'ont aucune expertise réelle. Ils n'arrivent pas à s'intégrer dans un environnement de plus en plus compétitif.

Nos universités ne forment plus, elles déforment. Je me rappelle lorsque j'arrivais à l'université de Dschang, j'ai fait connaissance avec un étudiant qui venait d'être titulaire d'une maîtrise en économie. Au cours d'une discussion académique avec lui, grande était ma surprise de me rendre compte qu'il n'arrivait pas à me définir correctement ce qu'est l'économie. Je me posais la question de savoir ce qu'il maîtrise en réalité. J'étais naïf, je ne savais pas que le pauvre était le pur produit d'un système délétère.

II. Le diagnostic: Au cœur du problème

En réalité, tout ce qui se dégage de la photographie macabre de nos sociétés et dont j'ai présenté quelques aspects plus haut, ne sont que des symptômes. Si nous restons sur ces aspects extérieurs, nous ferons un mauvais diagnostic. Où se trouve donc la racine du mal africain?

Nous répondons avec Eboussi BOULAGA, „la racine du mal africain est *l'absence de pensée*”. Nous n'avons pas du tout intégré cette capacité de concevoir, d'entrer en contact avec ses semblables à travers des discussions laborieuses, l'expérience raisonnée, critiquée ou abandonnée, afin d'agir de concert avec eux et ceci en connaissance de cause.

Résultat, nous nous laissons aller aux illuminations de tout genre, à de la rêverie béate. Nous sommes comme des *zombies*, dépouillés de „notre capacité de revenir à soi, de se comprendre en parlant à soi, de raisonner et de réfléchir aux conséquences des actes accomplis ou à poser⁸”.

Nous sommes incapables de produire par nous-mêmes, nous rabâchons, le prêt à porter que nous ramassons dans la friperie politique et culturelle occidentale. Nous sombrons dans le *mimétisme de la pensée*. Devenant ainsi léger et futile, insignifiant et inconsistant.

⁷ Action Universitaire Chrétienne, *Rapport d'activités* 2002.

⁸ BOULAGA Eboussi Fabien, *L'honneur de penser*. Terroirs (Revue africaine des sciences sociales), 1992/1.

Cela dit notre problème est celui de „la crise de notre humanité et celui de la crise de nos instruments de connaissance dans la situation actuelle qui est la notre”. Les principes vitaux qui fondent notre présence au monde et qui nous font participer à l’histoire humaine, sont aujourd’hui problématique.

Pour sortir de la crise, il nous faut repenser de fond en comble notre humanité, repenser notre intelligence créative, dans l’optique de la maîtrise du monde telle qu’il se présente aujourd’hui avec ses exigences, ses brutalités et ses opportunités réelles. L’on pourrait élaborer des grandes politiques, doter les Africains de tous les moyens nécessaires, mais s’il n’y a pas au préalable cet exercice de fond, nous ne décollerons pas.

C’est à ce niveau que je situe le projet de l’Université Africaine Nouvelle. Nous allons explorer sa mission dans une société africaine en crise et dégager les horizons pour son applicabilité, avec ce que cela implique pour un mouvement comme le MEPC (Mouvement des Étudiants Protestants du Cameroun).

III. Projet de l’université africaine nouvelle: Mission

C’est vrai que les universités africaines sont actuellement „mortes”. Est – ce à dire que tout est fini? Je pense que non. Nous les chrétiens avons un mythe qui fonde notre foi. C’est le mythe de la résurrection, des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. C’est ce mythe qui est au cœur de la théologie de la Reconstruction et c’est ce qui nous permet de vivre et d’espérer. Et c’est aussi ce qui me permet de croire en la possibilité d’une alternative, d’une résurrection des universités africaines. En la possibilité d’une université africaine nouvelle.

L’université doit en principe participer au projet de la Renaissance africaine. *La première mission* de l’université africaine nouvelle sera de former l’Homme africain dans sa totalité. C’est-à-dire construire des femmes et des hommes de consistance, des personnes aptes à la pensée, des libres penseurs.

Comme le dit Gerald W. JOHNSON, „si l’université n’apprend pas à un homme à concevoir sa propre pensée et à dire ce qu’il pense, elle ne lui apprend rien de première importance. Il peut amasser n’importe quelle quantité de savoir livresque, il peut parler 17 langues, y compris l’étrusque. Mais s’il quitte l’université sans acquérir la capacité de concevoir une opinion sur la manière dont le monde évolue et le courage de soutenir cette opinion contre vents et marées, il reste un ignoramus.”⁹

La renaissance africaine passe par le renouvellement de notre personne en profondeur. Il faut des femmes et des hommes capables de l’imprimer dans la réalité. C’est là la tâche première de l’université.

La deuxième mission c’est de produire des savoirs, des instruments de connaissance qui permettront à la jeunesse africaine, aux africains de maîtriser leur réalité, les réalités de ce monde et de les transformer. Il est question là de reconstituer les ressorts même de notre humanité. C’est la grande difficulté de nos universités actuelles.

⁹ Nous avons extrait cette citation du livret de présentation du Projet Université JPSC (Justice Paix et Sauvegarde de la Création) initié par le Cercle Internationale pour la Promotion de la Création (CIPCRE). www.cipcre.org.

La troisième mission serait de nous engager dans une dynamique expansive. Je ne parle de l'expansion comme volonté d'hégémonie et de domination, mais plutôt comme ouverture et propulsion dans monde. Nous ne pouvons plus rester sur nous même dans un monde qui se globalise.

Il est question de construire une culture, une civilisation africaine forte, capable d'intégrer et d'influencer la culture planétaire, la civilisation mondiale. De produire une spiritualité africaine puissante qui pourra se répandre dans le monde des spiritualités. Ce serait la contribution de l'Afrique à la construction de l'humanité. Telle est une autre tâche de l'université. Une fois de plus celles actuelles sont inaptes à cela.

La quatrième mission serait de développer chez les jeunes africains la culture démocratique. Il faut que nous comprenions une fois pour toute, qu'une société forte et prospère ne peut se construire que par des discussions fertiles, des remises en cause permanente, des amendements, une critique constructive et l'écoute active.

La culture démocratique permettra de libérer les énergies, de développer la liberté de pensée, c'est-à-dire la „possibilité de l'action qui fait de l'homme un être politique”. Nos universités actuelles ne sont pas vraiment de lieux d'une véritable culture démocratique. La pensée plurielle, contradictoire ne s'y développe pas. Le contrôle politique y est pressant et le débat démocratique n'y est pas promu. La nouvelle université africaine se doit d'inverser cette tendance.

IV. Comment s'y prendre: implications pour le MEPC, la FUACE et Eglises africaines

Il est clair que dans les conditions actuelles, il est quasi impossible de changer les institutions universitaires telles qu'elles se présentent. Je propose une approche autre. Il est question de développer des alternatives parallèles qui reposant sur des groupes personnes qui s'intéressent à la pratique de la réflexion et à l'action transformatrice, s'agrandiraient progressivement par cercles concentriques, gagneraient en ampleur, en force afin d'induire un projet de société novateur.

1. Créer des centres d'excellence

Ce sont des établissements, des structures qui se développant en dehors des universités officielles, pourraient devenir de véritables lieux de „sociabilité savante”. Nous pouvons citer : des académies diverses, des sociétés savantes, des salons, des cercles et groupes de réflexion divers, des bibliothèques.

Dans ces lieux les jeunes pourraient acquérir une formation véritable par l'initiation et les lectures personnelles assidues, des conférences, des conversations fertiles, et même la pratique. Pour Christophe CHARLE et Jacques VERGER, „à l'époque moderne, les académies et les sociétés savantes, les cours et les chancelleries, les salons, sans parler de la bibliothèque ... sont devenus des lieux les plus communs, non seulement de sociabilité savante, mais de la recherche et de l'innovation”¹⁰.

Les centres d'excellence se doivent d'être ce que les anglo-saxons appellent „think tanks”. C'est-à-dire des forums où foisonnent des idées novatrices et révolutionnaires, et qui deviennent des lieux de ressourcement pour les hommes politiques, les opérateurs économiques, les élus locaux, les citoyens à la base.

Ils doivent foisonner de partout, s'organiser en réseau, sous la forme d'une nébuleuse, une sorte d'„Al Qaïda”, qui ne serait pas un réseau de terroristes et kamikazes, plutôt une chaîne de personnes ayant pour armes leur intelligence et leur foi, et engagées dans la transformation de ce monde, l'invention d'un monde nouveau, d'une Afrique nouvelle comme espace de „bonheur partagé”¹¹.

Le MEPC comme réseau qui se construit et qui s'organise, est un cadre idoine. Les Aumôneries Protestantes Universitaires peuvent devenir des centres d'excellence. Des lieux où se forgent des esprits libres, où les jeunes universitaires peuvent développer des capacités intellectuelles et sociales, afin d'être à la hauteur des défis actuels.

Nous devons trouver des moyens nécessaires pour faire des aumôneries des cadres pouvant répondre à ces nouvelles exigences. Le MEPC pourrait ainsi à travers des actions concertées, organisées, dans son réseau influencer et changer quelque chose dans ce pays, le Cameroun.

Cela peut s'étendre dans le réseau de la FUACE (Fédération Universelle des Associations Chrétiennes d'Etudiants) en Afrique, le réseau des jeunes de la CETA (Conférence des Eglises de Toute l'Afrique), les Eglises et mouvements de jeunes. Les chrétiens ont été à l'avant garde de la création des universités en Europe, au Moyen Age. Nous chrétiennes et chrétiens des Eglises d'Afrique, nous devons être à l'avant garde de la recréation des universités africaines en ce début de millénaire.

2. Développer des universités populaires

Les universités populaires s'inscrivent dans la perspective de la popularisation des savoirs et surtout de l'appropriation de ces savoirs par les populations locales. A travers les universités populaires, il est aussi question de valoriser les savoirs empiriques endogènes qui se construisent par des pratiques quotidiennes. Ceci en leur dotant d'outils épistémologiques qui leur donneront la force scientifique nécessaire pour intégrer le monde des connaissances.

Dans nos villages, base arrière de nos sociétés, il y a là des vieux dépositaires d'énormes connaissances millénaires que nous n'exploitons pas vraiment et qui disparaissent malheureusement. Il y a aussi chez nos populations des pratiques sociales, des techniques rudimentaires qui peuvent être le point de départ d'une innovation scientifique. C'est à partir de nos villages, nos quartiers populaires, que nous élaborerons nos théories et concepts de développement, que nous bâtirons des rationalités africaines fortes et aptes à s'universaliser.

En temps qu'étudiant(e)s chrétien(ne)s, nous devons nous investir dans cette tâche. Elle suppose de nous, d'abandonner nos présupposés idéologique et épistémologique. De rompre avec cette tendance des universitaires africains à vivre cloisonnés, coupés des dynamiques sociales qui s'opèrent à la base.

¹¹ Ka Mana, *Théologie du Bonheur Partagé, une Réponse de l'Eglise africaine au défi de la mondialisation*. Yaoundé, 2001.

Nous devons écouter nos ancêtres, nos parents et grands-parents dans nos villages, nos populations. Ils ont beaucoup à nous dire, à nous enseigner. Cette humilité intellectuelle manque à beaucoup de jeunes universitaires africains aujourd'hui. Du haut de leurs savoirs académiques ronflant et souvent vides, ils minorent ces savoirs endogènes qu'ils considèrent comme inaptes à toute rationalisation, à toute modernité. Ce qui est un leurre.

Bibliographie

- Action Universitaire Chrétienne, *Rapport d'activités 2002*.
- BOULAGA Eboussi Fabien, *L'honneur de penser*. Terroirs (Revue africaine des sciences sociales), 1992/1.
- CHARLE Christophe – VERGER Jacques, *Histoire des Universités*. Paris, 1994.
- KA Mana, *L'Afrique va-t-elle mourir? Essai d'éthique politique*. Paris, 1991 et 1993.
- KA Mana, *Eglise Africaine et la théologie de la Reconstruction. Réflexions sur les nouveaux appels de la mission en Afrique*. Bulletin du Centre Protestant d'Etudes. 1994/4–5.
- KA Mana, *Chrétiens et Eglises d'Afrique : pensée l'avenir*. Yaoundé-Lomé, 1999.
- KA Mana, *Le souffle pharaonique de Jésus-Christ*. Yaoundé, 2001.
- KA Mana, *Théologie du Bonheur Partagé, une Réponse de l'Eglise africaine au défi de la mondialisation*. Yaoundé, 2001.
- KA Mana, *Sciences sociales et nouvelle humanité africaine*. <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2403.pkm.html>
- KANGE Ewane Fabien, *Défis aux africains du troisième millénaire*. Yaoundé, 2000.
- MAALOUF Amin, *Les identités meurtrières*. Paris, 1998.
- MONGO Beti, *La France contre l'Afrique Retour au Cameroun*. Paris, 1993.
- MVENG Engelbert, *Paupérisation et Développement en Afrique*. Terroirs (Revue africaine des sciences sociales), 1992/1.
- OUAMBA Fabien, *L'Afrique entre violence et paix: les exigences d'une culture de la non-violence, Dialogue et Réconciliation 2002/2*.
- TRAORE Aminata, *L'Etat, L'Afrique dans un monde sans frontières*. Paris, 1999.
- VILAIN Pierre, *Les Chrétiens et la Mondialisation*. Paris, 2002.
- ZIEGLER Jean, *Les Nouveaux Maîtres du monde et ceux qui leur résistent*. Paris, 2002.

Bertrand TIENCHEU:

Crisis de África, Crisis de nuestra inteligencia:

**pensando y construyendo la nueva Universidad Africana
para el renacimiento de África**

África está enfrentando hoy una grave situación de crisis a nivel político, económico y social. Las instituciones son frágiles. El continente es cada vez más y más marginado en la actual economía global competitiva. La causa de la enfermedad africana es la ausencia de pensamiento. Nuestra crisis es más bien antropológica: la crisis de nuestro ser. La reconstrucción de África será posible mediante la renovación del pueblo africano y su inteligencia. Ello significa el repensar y reconstruir la universidad africana, la cual no llega a producir herramientas epistemológicas que les permita a los jóvenes intelectuales africanos transformar sus contextos. El artículo propone un proyecto de la Nueva Universidad Africana, la cual podría comenzar al desarrollarse áreas alternativas, donde los jóvenes puedan mejorar sus capacidades intelectuales. A través de estudios e investigaciones por sí mismos, y a través de la lectura y el debate, podrían llegar a dominar los grandes conceptos que guían los asuntos del mundo, con el objetivo de tener un positivo impacto en sus realidades. Los MECs, la FUMEC y las iglesias en África, podrían experimentar este renacer al transformar su red formando estas áreas.

Bertrand TIENCHEU:

Crisis of Africa, Crisis of our Intelligence:

**Thinking and Building the New African University for Africa's
Renaissance**

Africa is facing today a tremendous situation of crisis at the political, economic and social level. Institutions are fragile. The continent is more and more marginalized in the ongoing global competitive economy. The cause of the African illness is the absence of thought. Our crisis is rather an anthropological one: the crisis of our being. The reconstruction of Africa will be possible by renewing the African people and their intelligence. It means rethinking and rebuilding the African university, which cannot afford to produce epistemological tools that will enable young African intellectuals to transform their space of living. The article proposes a project of the New African University, which could be initiated by developing alternative areas where young people could improve their intellectual capacities through studies and research on their own, and through reading and debates; and thus master the great concepts which guide world affairs in order to positively impact their reality. The SCMs, WSCF and the churches in Africa could experience this renaissance by transforming their network to form such areas.